

europa

revue littéraire mensuelle



Eugène Savitzkaya

Pierre Peuchmaurd

novembre-décembre 2020

Né en 1955 près de Liège, *Eugène Savitzkaya* est un auteur d'une forte singularité. Comme le rappelle dans ce numéro Yves Di Manno, le lecteur d'aujourd'hui peut difficilement se représenter l'étonnement, pour ne pas dire la stupeur qu'a pu susciter au milieu des années 1970 le surgissement — au sens quasi tellurique du terme — des premiers livres de cet écrivain : « C'était un univers entier qui émergeait au grand jour, un monde qui avait la cruauté, la fulgurance et l'innocence de l'imaginaire enfantin, transposé dans un langage à proprement dire envoûté d'où les images jaillissaient avec une netteté stupéfiante, un pouvoir de fascination sans précédent, et dont le flot paraissait intarissable. » Dans ses narrations comme dans ses poèmes, Eugène Savitzkaya emprunte des voies buissonnières où la parole semble s'incarner et prendre chair avec une allégresse qui va des plus subtils scintillements de joie aux explosions carnavalesques. Ses « romans » fourmillant d'invention et de vie renouent volontiers avec les enchantements du conte. Prêtant la même attention et pour ainsi dire la même dignité ontologique à l'être humain et à la touffe d'orties, au jardinage et à l'écriture, au parfum de la rose et à l'odeur du torchon de cuisine, à la panthère et au cloporte, Savitzkaya accueille toutes les créatures et l'entière réalité dans ses livres qui sont autant de lanternes magiques où se renouvelle sans fin la jouissance sensuelle du monde et des mots.

Jean-Baptiste Para, Eugène Savitzkaya, Stéphane Guillandon, Richard Blin, Yves Di Manno, Charles-Gaby Max, Johan Faerber, Guillaume Condello, Régis Lefort, Tristan Hordé, Thierry Romagné, Henri Scepti, Jean-Pascal Dubost, Victor Rassov, Laurent Demoulin, Bruno Blanckeman, Pierre Vinclair, Carmelo Virone, Marc Wetzel, Éric Meunié, Jean-Bernard Vray.

## PIERRE PEUCHMAURD

Tout en se situant dans le post-surréalisme, cette sorte de diaspora qui, après la mort d'André Breton en 1966, aura essaimé une multitude d'activités semi-collectives, *Pierre Peuchmaurd* (1948-2009) est l'un des rares qui aura su s'emparer de cet héritage pour s'alléger davantage. L'image est indubitablement son signe d'identité, mais dans sa genèse, elle révèle la relecture de l'automatisme surréaliste que fait Peuchmaurd : l'écriture automatique n'est sans doute pas, chez lui, celle du long fil qui, dans sa course et son déploiement, parvient à s'autonomiser de la conscience, à échapper à son contrôle. Ce sont des traits presque diamétralement opposés qui la caractérisent : l'immédiateté, la précision et la concision extrêmes. *Pierre Peuchmaurd* est un poète bouleversant dans sa manière de se mettre à découvert, de se livrer aux effervescences, bénéfiques et maléfiqes, qui opèrent en lui sur ce « rien de terre » que désignait Breton, là où l'être entre en contact avec le donné sensible. Où une surprise, une coïncidence, quelque enchantement se laisse attendre — mais n'est pas pour autant accordé.

Laurent Albarracin, Joël Cornuault, Jean-Yves Bériou, Marc Blanchet, François Leperlier, Miguel Casado, Julien Starck, Serge Airoldi, Jean-Claude Leroy, Jean-Paul Michel, Alain Roussel, François-René Simon, Joël Gayraud, Benoît Chaput, Ildefonso Rodríguez, Pierre Peuchmaurd.

## CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50111-5



CNL  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

9 782351 501115

Le numéro 20 €

XI-2020 𠄎

---

## SOMMAIRE

---

### EUGÈNE SAVITZKAYA

Jean-Baptiste PARA	3	Une écriture en liberté.
Eugène SAVITZKAYA	10	Le grand monde.
Richard BLIN	23	Une poésie de la déculture.
Yves DI MANNO	28	Fête sans fin.
Charles-Gaby MAX	32	Allegria.
Johan FAERBER	40	Savitzkaya ou le dur désir de salir les livres.
Guillaume CONDELLO	50	La littérature face à l'irréductible.
Régis LEFORT	66	Un petit peuple de sensations affinées.
Tristan HORDÉ	77	Le mouvement de la vie.
Thierry ROMAGNÉ	82	La Sainte Famille savitzkayenne.
Henri SCEPI	90	Le goût du réel.
Jean-Pascal DUBOST	100	Compost pour un fou civil.
Victor RASSOV	103	De quelques mutations.
Laurent DEMOULIN	109	Savitzkaya féministe lubrique ?
Bruno BLANCKEMAN	121	Gémeaux contraires.
Pierre VINCLAIR	131	À qui fou parles-tu ?
Carmelo VIRONE	142	<i>Ut pictura poesis</i> : l'art de faire.
Marc WETZEL	159	Bref abécédaire savitzkayien.
Éric MEUNIÉ	166	Dragon rose remue la mer.
Jean-Bernard VRAY	178	« En nous, il vit encore ».

---

### PIERRE PEUCHMAURD

---

Laurent ALBARRACIN	192	Un dormant.
Joël CORNUAULT	195	Le roi s'appelait comme lui et maintenant il dort.
Jean-Yves BÉRIOU	200	Le lyrisme radical de Pierre Peuchmaurd.
Marc BLANCHET	211	Ne rien conclure.
François LEPERLIER	215	L'esprit des correspondances.
Miguel CASADO	225	L'œil tourné.
Julien STARCK	235	Le parfum rose.
Serge AIROLDI	243	Pour clouer rien.
Jean-Claude LEROY	250	Entre guerre et barricades.
Jean-Paul MICHEL	259	Indices de position.
Alain ROUSSEL	266	L'amour, le frisson, la merveille.
François-René SIMON	270	Éclats d'une amitié interrompue.
Joël GAYRAUD	275	Portrait analogique de Pierre Peuchmaurd.
Benoît CHAPUT	276	Pierre qui vole.
Ildefonso RODRÍGUEZ	281	L'hommage d'un moineau ibérique.
Pierre PEUCHMAURD	287	Le soir, je vais aux eaux.

---

## CAHIER DE CRÉATION

---

Jan WAGNER	295	Rue de l'anguille.
Sylvie FABRE G.	299	Une lente métamorphose.
Anja KAMPMANN	304	Échantillons de pierre et de lumière.
Margherita ORSINO	307	La traversée infinie.

---

## DIRES & DÉBATS

---

Danièle ROBERT et Jean-Yves CASANOVA	313	L'atelier-Dante.
---	-----	------------------

---

## CHRONIQUES

---

Yves DI MANNO	324	Paul Colinet, l'introuvable.
---------------	-----	------------------------------

### La machine à écrire

Jacques LÈBRE	334	Sur les traces d'Armen Lubin.
---------------	-----	-------------------------------

### Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	340	Le chagrin et la beauté.
-------------------	-----	--------------------------

### Le théâtre

Karim HAOUADEC	346	Un théâtre très pur.
----------------	-----	----------------------

### Le cinéma

Raphaël BASSAN	349	Un plus que réel de l'exploitation.
----------------	-----	-------------------------------------

### La musique

Béatrice DIDIER	357	Festivals malgré tout.
-----------------	-----	------------------------

---

## NOTES DE LECTURE

---

355

### POÉSIE

Petr KRÁL : *Déploiement*, par Alain Roussel.

Laurent ALBARRACIN : *L'Herbier lunaïque*, par Christian Vigié.

Pierre DHAINAUT : *Une porte après l'autre après l'autre*, par Michel Ménaché.

SAADI / Abbas KIAROSTAMI : *Saadi ivre d'amour*, par Michel Ménaché.

Tatiana VICTOROFF (dir.) : *Anthologie de la poésie russe du début du XXI<sup>e</sup> siècle*,  
par Jean-Pierre Lemaire.

Dominique FOURCADE : *magdaléniennement*, par Caroline Andriot-Saillant.

Eliot WEINBERGER : *19 manières de regarder Wang Wei*, par Jean-Charles Depaule.

Francis COMBES : *Lettres d'amour, poste restante*, par Laurent Fourcaut.

### ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Erri DE LUCA : *Impossible*, par Jean-Baptiste Para.

Louis-Paul GUIGUES : *Le Château bégayant*, par Olivier Salazar-Ferrer.

Anne WEBER : *Annette, une épopée*, par Alain Lance.  
Elena FERRANTE : *La Vie mensongère des adultes*, par Max Alhau.  
Bernard LALLEMENT : *Suzette et le plésiosaure*, par Thierry Romagné.  
Lara DOPFF et Yves OUALLET : *L'Inde et son double*, par Joël-Claude Meffre.  
Honoré de BALZAC : *Cinq chefs-d'œuvre inconnus*, par Brigitte Ferrand.  
Louise MICHEL : *La Chasse aux loups*, par Jacques Lèbre.  
ALAIN-FOURNIER : *Le Grand Meaulnes* suivi de *Choix de lettres, de documents et d'esquisses*,  
par Matthieu Gosztola.

## **JOURNAUX, CORRESPONDANCES**

Franz KAFKA : *Journaux* (traduction de Robert Kahn), par Christophe David.  
Simone DEBOUT et André BRETON : *Correspondance 1958-1966*, par Christophe David.

## **ESSAIS, DIVERS**

Krzysztof POMIAN : *Le Musée, une histoire mondiale. I Du trésor au musée*, par Michel Delon.  
Charles STÉPANOFF : *Voyager dans l'invisible. Techniques chamaniques de l'imagination*,  
par Marc Petit.  
Évelyne GROSSMAN : *La Créativité de la crise*, par Jean-Baptiste Para.  
Béatrice PICON-VALLIN et Erica MAGRIS (dir.) : *Les Théâtres documentaires*,  
par Isabelle Moindrot.  
Benjamin FONDANE : *Devant l'Histoire*, par Margaret Teboul.  
Benjamin FONDANE : *Lévy-Bruhl ou le métaphysicien malgré lui*, par Dominique Gauch.  
*Cahiers Max Jacob*, n° 19-20, 2019 : « Max Jacob et les arts de la scène », par Karim Haouadeg.  
*Revue Hexagone* n° 13, « Après Leprest », par Françoise Siri.

*Une lettre inédite de L.-F. Céline à Charles Vildrac*, par André Derval.  
*Pour saluer Françoise Hân*, par Jean-Baptiste Para.  
*Frédéric Jacques Temple, « l'arbre voyageur »*, Par Jean-Baptiste Para.

# EUGÈNE SAVITZKAYA

---

## UNE ÉCRITURE EN LIBERTÉ

Quel que soit le livre par lequel on choisit d'entrer dans l'œuvre d'Eugène Savitzkaya, une aventure singulière nous est promise. Et sans doute s'agit-il moins d'une entrée que d'une sortie : aussitôt le seuil franchi, on bascule dans un monde surprenant. On est immédiatement ailleurs. Pareil à l'innocent qui s'ébat à l'air libre, loin des chemins coutumiers.

Quitte à puiser au hasard, voici *Au pays des poules aux œufs d'or*, paru cette année aux éditions de Minuit. On ne connaît guère d'écrivains qui oseraient commencer leur roman en contant la genèse du monde. Une genèse fort peu biblique, au demeurant. Plutôt serait-on enclin à la situer entre les anciennes cosmogonies et l'emportement burlesque, entre Hésiode et le *slapstick*. En guise de divinité primordiale, ce sont ici les rots et les pets d'un ogre gigantesque qui donnent le branle à la création. L'avènement du globe terraque est dépeint depuis les rives du Dniepr où déjà règne un tyran qui entend éliminer les poules et leurs caquètements, « afin de diminuer légèrement le volume sonore » du monde.

Dans cette immense contrée qui ne fut jamais pingre en despotes, c'est à travers steppes et forêts qu'un couple formé d'une renarde et d'un héron s'en va à la recherche d'une gallinacée, la princesse Nina, génitrice des deux ambulants. Dans plusieurs livres antérieurs d'Eugène Savitzkaya, la mère de l'écrivain, originaire de Smolensk, était déjà l'omniprésente disparue : « Notre mère s'appelle Nina, en nous toujours vivante », lisait-on comme un refrain dans *Fou trop poli* (Minuit, 2005). Sous les traits du héron et de la renarde, dont il est précisé qu'ils sont « d'aspect humain », on peut reconnaître une transposition fabuleuse d'Eugène Savitzkaya lui-même et de sa compagne. S'agissant de l'oiseau échassier, comment ne pas penser aussi à Vélimir Khlebnikov, poète vagabond que ses amis

assimilaient à un héron pensif, avec son habitude de rester debout sur une jambe et ses soudaines et longues migrations à travers la Russie. Khlebnikov comparait le langage de l'homme à un sac rempli de papillons. La narration d'Eugène Savitzkaya volète et voltige et ressemble aux impromptus aériens des lépidoptères aux ailes poudreuses et colorées. L'écriture d'une aventure se conjugue à l'aventure d'une écriture où se renouvelle sans fin la jouissance sensuelle du monde et des mots. La narration s'affranchit de tout itinéraire préétabli pour faire place à une divagation proliférante que soutient à chaque instant le ravissement persuasif des rythmes de la parole, de son grain, de ses timbres et de ses tonalités. La liberté d'écriture d'Eugène Savitzkaya, poète et conteur, est à sa façon un art de la fugue. Comme l'a observé naguère Laurent Albarracin, aujourd'hui maître d'œuvre de ce numéro d'*Europe*, « c'est l'univers merveilleux et onirique du conte qui prédomine, mais aussi, à certains égards, l'esprit du carnaval, au sens où il y a là une grande dépense d'énergie et un renversement des valeurs et du temps, des pouvoirs, bref de tout ce qui relève de la coercition des choses <sup>1</sup> ». Laurent Albarracin s'attardait aussi sur le festin lexical qui est l'un des traits distinctifs de l'univers de Savitzkaya : « Son lexique est paradoxalement riche, varié, et en même temps très répétitif, circulaire parfois jusqu'au vertige. Le retour obsédant des mêmes motifs lexicaux vient presque déréaliser cette poésie pourtant tellement inscrite dans la chair. [...] Sans doute quelque chose de chamannique opère dans ce retour litannique des mêmes vocables, au sens d'un mouvement double et contraire de *décorporation* et de *réincorporation*, comme si les mots sortaient brutalement de leur enveloppe charnelle pour réintégrer celle-ci au terme d'un voyage des plus risqués et des plus fabuleux. Et c'est ainsi le thème de l'extase (mais d'une extase toute physique, le corps ne devant sortir du corps qu'afin de pénétrer le corps) qui est traité par le vocabulaire et par l'usage si particulier qu'en fait le poète. »

*Au pays des poules aux œufs d'or*, pour revenir un instant à ce livre, est un parfait exemple de la façon dont Eugène Savitzkaya aspire à saisir le tout du monde, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Comme il est dit au début du « roman » : « Nous allons pourtant nous astreindre à cette tâche, à ce labeur fastidieux qui consiste à vouloir embrasser le tout, le grand tout de ce monde, à dire les choses, à décrire les objets, à dénommer les espaces, les roches énormes et les petits cailloux, les animaux, les eaux

---

1. Laurent Albarracin, « Quelques-uns des mots mystérieusement réservés à Eugène Savitzkaya », *Textyles*, n° 44, 2013.

diverses, les végétaux, les minerais, les vents, les bourrasques, les orages, les grains de poussière, les êtres humains, les castes, les groupes, les merveilles. Car nous aimons l'absurdité de ce travail qui, par ailleurs, est indispensable pour donner les goûts, les saveurs, les odeurs, les formes, les déformations et les diverses visions éphémères. Il faut dire ici que les arbres de ce pays étaient les plus beaux du monde, sans exagérer bien que nous adorions l'excès à outrance. Nous étions ces arbres accrochés au sol, nous qui maintenant errons. » Tissant son livre comme un tapis volant, Eugène Savitzkaya recompose les espaces et les temps, sans souci de la chronologie et sans solution de continuité : à pied, en bateau, en télègue ou en train, le périple de la renarde et du héron nous entraîne du Baïkal au delta de la Volga, avec ses champs de lotus et ses élevages d'esturgeons, des galeries de la grande laurie de Kiev au port d'Odessa et aux rives de la Nerl, cette rivière au bord de laquelle Andreï Tarkovski tourna des scènes d'*Andreï Roublev*. Quant au temps historique, après le temps cosmique de la création du monde, il prend la forme d'un patchwork sans suture et embrasse une immensité qui va de l'époque des Riourikides aux Pussy Riot — ces dernières ne sont point nommées, mais on peut les reconnaître dans les filles sauvages hostiles au despote qui « entraînent dans les riches cathédrales pendant les offices et chantaient à tue-tête, appelant la fin du tyran dont les couilles majestueuses sont parties en eau de boudin, avant de disparaître par les coupoles en éteignant tous les luminaires ».

La spacieuse ouverture du temps est scandée à quelques reprises par un refrain : « Il était une fois. Il sera un jour. » Comme s'il n'y avait pas de véritable césure entre le passé, le présent et le futur. Dans *Fou trop poli*, Savitzkaya écrivait déjà : « Le temps ne passe pas, il monte rejoindre le grand fluide, le "tout-temps" qui se dilate et ne peut qu'accueillir le courant des objets, des êtres et des mots lâchés comme buée dans le feu du soleil. »



En 1977, un an après les poèmes de *Mongolie, plaine sale* parus chez Seghers, Eugène Savitzkaya publia aux éditions Minuit son premier « roman », *Mentir*, un livre qu'il voulait consacrer à sa mère, sans y parvenir par les moyens de la poésie. L'impossibilité du poème fut le creuset d'une forme nouvelle. Dans un entretien avec Antoine de Gaudemar, Savitzkaya s'expliqua sur le titre de son livre : « Je l'ai appelé *Mentir* parce que cette forme était immédiatement un mensonge. Vouloir dire le vrai est illusoire. » Mensonge aussi que l'appellation « roman » qui figure depuis



lors sur la couverture de nombre de ses livres. Dans une conversation avec Stéphane Michalon enregistrée lors de la parution d'*Exquise Louise* (Minuit, 2003), à son interlocuteur qui lui demandait si cette œuvre ne relevait pas davantage de la poésie que du roman, Savitzkaya répondit : « La question du genre est une question que je ne me suis jamais vraiment posée. Quand je reprends mes notes, je m'applique à donner au livre une forme, sans trop me soucier de savoir à quoi elle ressemble... *Exquise Louise* est peut-être de la poésie, ou ce qu'on voudra d'autre : "Roman", c'est juste l'étiquette. »

Dans les « romans » d'Eugène Savitzkaya, les événements de langage ont une intensité comparable à celle que peut offrir un poème. Sa prose se déploie sur les crêtes de l'imprévisible. La vision du monde qui la sous-tend a peu d'inclination pour la psychologie romanesque et davantage d'affinités avec les zones de la psyché où prirent corps les mythes, les vaticinations des sibylles et les récits légendaires. On pourrait ajouter que si cette prose s'éloigne de la rive générique du poème sans rejoindre celle du roman, c'est que par instinct elle perçoit dans ce dernier une sphère adulte, à laquelle Savitzkaya oppose tacitement la dissidence de l'enfance. Valéry Larbaud déjà l'avait suggéré, l'enfance n'est pas seulement un âge de la vie, elle est chez certains un ressort poétique et politique permanent. « Laissez-moi reprendre mon enfance là où j'en étais », écrivait l'auteur de *Gweny-toute-seule*. « Mon enfance perdue est mon seul avenir, mon seul but véritable et cohérent », dit Savitzkaya.

Si l'on pénètre dans la matière même de ses œuvres en prose, il apparaît qu'elles naissent selon deux axes, deux pressions complémentaires dont le gradient peut varier d'un moment à l'autre. Il y a d'une part l'attention, l'observation, la juste acuité du regard, le tendre équilibre terrien, la riche précision du lexique — tout particulièrement en ce qui concerne la flore, la faune, le corps et la physiologie —, d'autre part l'invention, l'envoûtant festin de paroles, la folle ébriété d'une danse de mots, les sécrétions verbales dignes d'un rite sacrificiel ou d'une parade nuptiale. D'un côté, un matérialisme privilégiant les données sensibles, et particulièrement tout ce que la main peut toucher, tout ce qu'elle peut faire aussi — jardiner, cuisiner, caresser, écrire, etc., c'est-à-dire relier entre elles « les parties du monde, la terre avec le ventre, la bouche avec l'anus, l'assiette avec la cuvette des latrines et l'alphabet avec le cœur du bois » — ; de l'autre, une âme païenne qui s'en remet à l'énergie des mots, à leur vide actif qui recèle une puissance d'engendrement. Cette énergie semble être captée par l'écrivain dans une constante proximité de la langue et du corps, comme

si s'accordaient immédiatement leurs rythmes profonds. Sous cet aspect aussi, la prose de Savitzkaya jaillit non loin des sources du poème. Reverdy écrivait : « Pour le poète, non seulement c'est le mot qui précède et guide l'idée, mais c'est même le son qui précède et appelle le mot, la source première étant au surplus le rythme ». Le rythme est si essentiel chez Savitzkaya qu'il en vient parfois à s'exhiber comme tel. Ce sont alors des énumérations psalmodiées, ou ces litanies de questions qui se déploient en longues volées dans *Célébration d'un mariage improbable et illimité* (Minuit, 2002). Questions posées par le chœur de la corporation des bouchers qui marie ses enfants, mais aussi par les mouches, les abeilles, les merlettes et les feuilles bruissantes.

Tout parle — comme dans les contes et les fables depuis le *Pañchatantra*, dira-t-on. Il est vrai que l'on trouve chez Savitzkaya cette inestimable fraîcheur de l'archaïque qui a toujours innervé une part essentielle de la modernité. Mais il y a plus. Cet écrivain qui n'a donné nul roman d'apprentissage, semble en revanche n'avoir eu de cesse de désapprendre. Avec délicatesse, il a su se rendre sauvage. Du coup, il déhiérarchise crûment, appliquant un principe égalitaire à toutes les créatures et à l'entière réalité, car à ses yeux chaque chose participe au concert général. S'il sort du cercle psychologique, devenu avec le temps un véritable caveau pour la littérature, c'est qu'il prête la même attention et pour ainsi dire la même dignité ontologique à l'être humain et à la touffe d'orties, au jardinage et à l'écriture, au parfum de la rose et à l'odeur du torchon de cuisine, à la panthère et au cloporte ou à ce rat dont la toison « est plus belle et plus chaude que la robe des plus beaux chevaux, et plus fine que la chevelure des petits enfants ». Ce que l'on a coutume de placer dans les sphères du noble et du trivial, du suave et du répulsif, du grand et de l'infime, est spontanément ramené sur des plans contigus. Il n'y a rien de moins bourgeois que ces narrations où rien ni personne n'est subalterne.

Que Savitzkaya écrive à partir d'une expérience de vie où depuis l'étrange puissance motrice du vide initial, qu'il fabule en funambule ou qu'il fasse danser des particules autobiographiques dans le soleil de la langue, son blason porte cette devise : « Commençons par ne parler de rien, nous finirons par tout dire ». Dans *Fou trop poli*, il se met en scène sous les traits d'un jardinier ivre de mots, qui va et vient de son potager, miniature du monde, à cet autre cosmos qu'est son dictionnaire : « À force de fréquenter les lettres, le fou est devenu eumolpe. Il gribouille et gribourie dans la vigne des caractères en frisettes, en épingles, en scolex appropriés aux circonstances apparemment funestes selon les dires des voix de presse,

participant au gribouillage général, confondant les fils graphiques et les fils des araignées. » Dans ce passage qui est comme une réduction homothétique de tout un versant de son écriture, le « gribouilleur » nous oblige à nous munir d'une prothèse érudite, en l'occurrence un vieux Larousse en maints volumes, pour savoir exactement ce qu'il est advenu du fou. *Eumolpe*, apprend-on alors, désigne deux créatures, dans l'ordre du mythe et de la réalité, de l'infiniment grand et du minuscule : il s'agit d'une part du fils de Poséidon et de Chioné, qui institua à Éleusis les Mystères de Déméter, et d'autre part d'un petit coléoptère phytophage que l'on employait autrefois comme élément de parure dans la bijouterie et la plumasserie. Le fou, attiré par toutes les professions mais qu'aucune ne tente, finit par se dire que « le métier d'eumolpe semble le plus accessible ». Où l'on voit que la folie des grandeurs et la tendresse pour l'infime se percutent et s'embrassent, ramenées sur le même plan puisque contenues dans un même mot, en parfaite conformité avec la poétique du jardinier-écrivain.

Savitzkaya compare parfois, fût-ce de manière implicite, l'écriture à un fil. Un fil qu'il faut tirer et suivre à la fois : « Cette phrase, comme elle vient je la tire autant que comme je la tire elle vient. » Le processus peut trouver son image dans l'évocation d'un fil d'araignée, voire d'un fil de salive, comme le suggère cette peinture d'un nouveau-né baveur, *Marin*, le fils d'Eugène Savitzkaya : « La bave sort d'une fontaine qui semble heureusement intarissable, car le monde est tellement sec qu'il faut sans cesse tout humecter. La bave coule sur son plastron qu'elle lave et amidonne et sur ses vêtements qu'elle rend plus souples et plus doux, lustrés comme la fourrure des loutres, huilés comme le plumage des paons et fumants comme la robe des chevaux. Elle redonne au bois du plancher sa couleur d'origine, en souligne les méandres et en accentue les courbes de niveau. Elle lie le sable le plus fin en fondant ses grains, fertilise la terre en réunissant les fragments du terreau et en mélangeant les ferments. Il n'existe pas de meilleur mortier que celui à la composition duquel il aura donné un peu de son suc secret d'hirondelle. La bave fait briller et nourrit ce qui commençait à ternir. Son odeur sans pareille et ses nombreuses vertus attirent à la ronde fourmis manquant de sucre, papillons affaiblis, limaces blessées par le sel, abeilles d'une saison sans fleurs et chats avides. Elle désaltère mieux qu'aucune autre substance, car elle contient en justes quantités du sel, du soufre et du nectar. Elle enchaîne en un seul fil tous les objets, les engluie et les rend visibles ou invisibles à sa guise. » *Mutatis mutandis*, les pouvoirs attribués à la bave d'un jeune enfant dans *Marin mon cœur* (Minuit, 1992) sont comparables à ceux de l'écriture d'Eugène Savitzkaya.

Dans ce livre splendide, le regard embrasse la présence de l'enfant avec une objectivité qui bascule imperceptiblement dans la fable, celle du nain et du géant, de sorte que le texte fait surgir à son horizon, puis dans son immanence même, ce qui n'est rien de moins qu'une recreation du monde, par la reconfiguration de nos codes de perception. On sait depuis le *Richard II* de Shakespeare que tout chagrin véritable a vingt reflets. Le jeune Marin en distingue déjà deux : « Marin connaît la grande et la petite tristesse. La première ne peut se résoudre. La deuxième ne se résout que par le bain de larmes. Le bain de larmes vivifie, lave les entrailles et promet une grande clarté. » Et puis, comme le clame Conspuate dans *La Folie originelle* (Minuit, 1991) : « Qu'il soit dit. Qu'il soit écrit. Qu'il soit démenti. Et cela dans la même seconde. » Il suffit d'une seconde pour qu'un regard usé tombe comme une peau morte. L'écrivain est toujours susceptible de revêtir les habits du *fool*. Sa prose épiphanique nous donne des yeux neufs.

Dans un texte qu'il consacra en 1993 à Eugène Savitzkaya, Jean-Pierre Richard concluait par ces mots : « Cortège, en somme, d'une écriture en liberté ou en genèse, d'un regard toujours amoureux de dérèglement, donc d'altérité, ou de naissance. <sup>2</sup> » C'est aussi pourquoi, quand un livre de Savitzkaya s'achève, on le quitte à regret avec le sentiment d'écouter « l'eau disparaître dans la terre comme une comète à la queue parfumée <sup>3</sup> ».

Jean-Baptiste PARA

---

2. Jean-Pierre Richard, « Présentation d'un chaos, Eugène Savitzkaya », *Littératures*, n° 92, décembre 1993.

3. Eugène Savitzkaya, *En vie*, Minuit, 1995.